

Chronique littéraire

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **46 (1917)**

Heft 8

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La petite scène que je viens de narrer a dû se répéter bien des fois, sous diverses formes, depuis quatre à cinq lustres. Les écoliers, eux, ne se plaignent pas ; ils apprécient trop ce qui peut les dispenser de réfléchir ; depuis longtemps ils mettent en pratique la maxime du jour : *faut pas s'en faire*. Mais le maître, le pauvre maître minutieux et méthodique, qui cherche à faire comprendre avant de faire apprendre, qui considère les problèmes non comme des devinettes, mais comme des exercices d'intelligence, le laissera-t-on longtemps encore rouler les rochers de Sisyphe qui alourdissent certaines pages de nos livrets de calcul ? Qu'on veuille bien se souvenir que ces petits cahiers jaunes, bien conçus dans leur ensemble, sont néanmoins perfectibles et qu'il serait peut-être utile de les expurger et de faire disparaître les lacunes qui les déparent. X.

Chronique littéraire

(Suite et fin.)

Dans les tranchées. — Productrice d'une légion de héros dont les magnifiques prouesses et les merveilleux exploits demeureront gravés en lettres d'or dans les annales de la bravoure militaire, la guerre actuelle, intarissable et féconde source d'inspiration, a suscité aussi une non moins brillante pléiade d'écrivains et de poètes, de tout âge et de diverses conditions sociales. Jamais peut-être, au cours des vingt dernières années, les lettres françaises n'ont resplendi d'un plus vif et plus pur éclat. Des noms, hier encore inconnus du public, se révèlent aujourd'hui nimbés d'une lumineuse auréole littéraire. Que de fois, en feuilletant les revues, je me suis délecté à la lecture d'un beau poème de guerre ! Je n'en ai, toutefois, pas trouvé de comparables à ceux que le capitaine Poncet publie dans une récente livraison du *Correspondant*. C'est que les poèmes de cet officier ne sont pas des œuvres fantaisistes ou de pure imagination. Les scènes émouvantes qu'il décrit, il les a vécues dans l'attente angoissante de la tranchée ou dans la fournaise ardente de la bataille ; aussi font-elles perler une larme d'admiration au coin de la paupière.

En une série de tableaux brossés vigoureusement, d'un réalisme saisissant et surtout d'un beau caractère d'étrangeté et d'horreur sacrée, le capitaine Poncet fait défiler devant nos yeux, comme dans un tragique kaléidoscope, les multiples assauts qu'ont à subir les soldats : assauts incessants

du fer qui « tonne et qui braille », hennissement infernal de l'obus éparpillant stupidement la mort, sifflement suraigu de la balle traîtresse, « abeille de la bataille à l'aiguillon mortel et prompt dont on se raille » ; assauts du vent, de la bise glaciale qui fait « ployer et se tordre l'abri », de l'autan furieusement déchaîné gelant la larme prête à couler de la paupière endolorie ; assauts du froid qui pénètre et secoue de frissons les vieux vétérans transis, « pieuvre aux tentacules invisibles » qui vous enlace et brise les énergies les mieux trempées ; assauts de l'eau ruisselante dans le « gourbi », du brouillard âcre et perfide, de la boue gluante qui monte jusqu'au genou et dans laquelle il faut s'étendre pour dormir ; assauts douloureux de la soif qui vous sale la bouche et fait bourdonner les tempes ; assauts..... de la vermine, fourmillement insupportable, énervant les plus braves ; assauts enfin, du découragement et de la peur, du tremblement nerveux, instinctif, presque animal, lorsque retentit le cri : « A la baïonnette ! »

« Oh ! les assauts ! assauts de l'eau qui
vous dissout ;
Eau du brouillard épais, aveugle,
sourde et mou ;
Linceul que l'hiver blanc sur vous
enroule et coud ;
Eau de la pluie atroce et lente,
sans à coup ;
Eau de la boue infecte et qui monte
jusqu'au genou
Et dans laquelle il faut dormir
transi, debout ! »

Le second poème est intitulé : *Toujours prêt !* C'est un soir de combat ; le canon s'est tu. Harassés, les « poilus » dorment sur la paille, dans leurs habits mouillés. Conscrits et vieilles barbes ronflent côte à côte, couverts de marne gluante. L'ombre est épaisse et menaçante ; un immense linceul, tel un crêpe funèbre, voile le pays. Pourtant, un homme veille, seul, immobile, le col engoncé frileusement dans sa capote, sous la pluie fine et menue qui le transperce. Un sentiment douloureux étreint son cœur. Est-ce la peur ? Non, certes ; c'est un « papa » qui songe avec amour à l'épouse chérie, aux marmots à boucles blondes qu'il a dû laisser, là-bas, au pays de Savoie. Soudain, un pas furtif résonne à peine dans le boyau mystérieux : c'est un officier de ronde qui sait que la vie des dormeurs « fourbus » est entre ses mains. Si l'ennemi, toujours aux aguets, lui aussi, faisait brusquement irruption dans la tranchée ! En passant, bas,

le chef jette un mot profond d'encouragement à la sentinelle. Et l'héroïque troupier de répondre laconiquement, tel un Spartiate : « Mon lieutenant, toujours prêt ! »

Puis, c'est la belle et touchante cérémonie de la décoration du drapeau :

« Soudain, dans le silence épique et frémissant,
Un bref commandement fige toutes têtes,
Fait d'un jet fulgurer l'éclair des baïonnettes
Et sonner des clairons l'appel retentissant.

Oh ! quel frisson poignant en votre être descend,
Lorsque le chef épingle à l'étoffe qui ploie,
Sur la poitrine étreinte et d'orgueil et de joie
Une d'étoile d'émail sous un ruban de sang ! »

Le capitaine Poncet décrit ensuite la plaine s'étalant au loin, sans cultures, morne, d'une tristesse infinie ; la plaine, nue et désolée, sur laquelle « l'hiver, tisserand blanc, étend son drap : la neige ». Grâce à cette merveilleuse faculté de la vision qui est, on ne saurait trop le répéter, la faculté maîtresse du poète ou de l'artiste, M. Poncet possède à un haut degré l'art de rendre vivants les paysages qu'il dépeint. L'expression prend chez lui un relief singulier par l'imprévu et l'ingéniosité de l'image. Qu'on en juge par la façon dont il décrit la chute silencieuse des flocons de neige :

« Elle tombe légère et lente, immaculée,
Comme une pureté d'aurore qui descend
Pour voiler la souillure et pour marquer le sang
Dans les champs dévastés et dans l'herbe foulée.

Irréelle, elle plane en frémissements d'ailes
Dans le silence blanc et le brouillard épais
Et se pose amicale et porteuse de paix
Parmi l'hostilité des horizons rebelles. »

Sur le rude compagnon, tombé sans sépulture et qui git seul dans un coin, le front éclaboussé de glaise sangui-nolente, « l'hiver, blanc fossoyeur, tend son linceul : la neige ».

Dans le poème suivant, *La Cloche*, l'auteur donne libre cours à sa verve étincelante. Par endroits, il s'élève jusqu'aux plus beaux accents de la tragédie antique. Son âme généreuse, éprise d'idéal, vibre d'indignation. En des vers forgés sur l'enclume d'or des plus impeccables parnassiens, il stigmatise avec véhémence la fureur de vandale des ennemis, destructeurs systématiques de campaniles et d'œuvres d'art, profanateurs conscients d'églises et de cathédrales. A chaque strophe, le trait éclate, s'élançe, enflammé, virulent, vengeur.

« Allez, vous poursuivez un travail décevant ;
Vous n'avez pas tué notre cloche sonore,
Car là, dans la tranchée, nous l'entendons encore :
Elle pleure le soir un *Angelus* fervent,
Elle chante au matin un poème d'aurore
Dont l'écho se soulève et fuit avec le vent. »

La dernière pièce, *L'Attente*, se clôt par une splendide envolée poétique où l'ardente foi patriotique du soldat laisse entrevoir l'épique vision de la charge suprême, l'apothéose délirante couronnant le triomphe final. Et c'est toujours la même conscience de technique, le même soin de la rime, le même sens du mot pittoresque et de l'image évocatrice. Les vers si bien ciselés du capitaine Poncet, les expressions métaphoriques qu'il emploie avec tant de justesse, embellissent ses tableaux de guerre comme les pourpres crépusculaires revêtent les réalités terrestres de leurs magnificences tragiques. De tels vers consolent des fades rengaines et des folles élucubrations de ces poètes décadents en rupture de prosodie ou dépourvus de sensibilité. A coup sûr, l'officier qui les a composés est un héros. Sa mâle personnalité domine tout l'ensemble de l'action multiple des hauteurs de sa belle force d'âme. Et combien cette âme est humaine ! Comme on la sent à chaque page, vivre, palpiter, aimer et souffrir, à travers les mille péripéties de l'atroce mêlée !

Antonin BONDALLAZ.



LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS EN 1916

Dans notre rapport de l'année dernière, nous avons fait part de la surprise que nous avaient laissée les comptes : le total des indemnités de maladie dépassait légèrement l'apport des cotisations (3,542 fr. contre 3,538 fr.). Sans nous émouvoir outre mesure de la situation, nous avons néanmoins cru utile de la signaler, n'eût-ce été qu'à titre d'indication et pour rassurer ceux qui, n'étant jamais malades, se demandent parfois où va leur argent. Qui aurait présagé que l'an 1916 nous réserverait, et à bien plus forte raison, le même sujet d'étonnement ? Tandis que les sociétaires ont alimenté la caisse de 3,590 fr., un montant de 3,956 fr. 90 a été distribué à ceux que la maladie a éprouvés. Comme on peut le constater, l'écart est bien plus considérable puisqu'il se chiffre par un déficit de 366 fr. 90. Mais qu'on se rassure ; il n'y a pas pour autant péril en la demeure. La caisse se porte bien, Dieu merci ! Sans faire ce qu'on appelle en style militaire un bond en avant, elle a vu sa fortune s'augmenter de 769 fr. 30. Ce résultat n'est pas brillant, certes ; il est cependant satisfaisant, surtout si l'on songe que le chômage a soulagé la caisse de la respectable somme